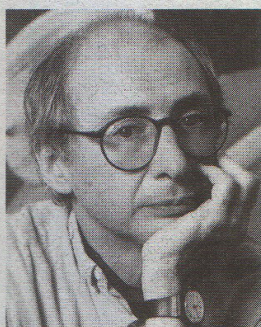


Au fil de la semaine

CULTURE

Un joyeux chaos

ARTS PLASTIQUES. Le centre culturel d'Arras propose une rétrospective de Michel Tyszblat. Soit trente ans de peinture. Une œuvre figurative qui fait la part belle à l'objet avant de succomber à l'enthousiasme de la chair.



AU COMMENCEMENT ÉTAIT L'OBJET. Des moteurs de voitures décomposés, des cylindres, des bielles, des pistons, des jouets, des postes de télévision, des soucoupes volantes, des ovnis, des ressorts... Tout un bazar hétéroclite, une drolatique quincaillerie. Ça a débuté comme ça. Du presque

Perec couché sur la toile avec une technique très lisse. Né en 1936, Michel Tyszblat a gardé de l'enfance le souvenir d'une petite voiture qu'il n'a jamais eue. Tenace, le souvenir est resté, en pièces détachées, flottant presque dans l'air, à la fin de ces années 60. Qui saura si, enfant, le peintre aurait pareillement démonté sa petite voiture ?...

La rétrospective présentée à Arras, consacrée à l'œuvre de Michel Tyszblat (de 1968 à aujourd'hui), démontre en tout cas combien l'artiste a su garder en lui toujours une empreinte de l'enfance dans son laboratoire intime, quelque chose de puissamment naturel, de spontané (de l'empreinte à l'emprise, il n'y a qu'un pas ou plutôt, qu'un jouet), avec ses plaisirs, ses inquiétudes, ses tourments. Des émotions en somme, qui vont de l'objet à la chair...

Des couleurs qui se cognent, se rencognent, s'affrontent et se confrontent. Du bleu face au rouge, du jaune adossé à un ocre...

À cette première série, marquée par le moteur démantibulé, suit une période plus abstraite, plus intellectualisée, portée par la réflexion. Les éléments sont disposés sur un fond, l'artiste travaille sur les volumes, se préoccupe des tensions entre des objets. C'est affaire de mécanique en branle, d'énergie, de modernité en mouvement, saisie moins à bras le corps, moins avec fascination qu'avec une certaine perplexité. Il y a alors dans la peinture de Tyszblat, en ces années 70, quelque chose qui relèverait de : « Et maintenant, qu'est-ce qu'on fait ? », poursuivi par : « On y est, on y va ». Entre « À quoi bon ? » et « Quand même ! » L'œuvre

pourrait illustrer *Berlin Alexanderplatz*, le peintre travailler de concert avec Alfred Döblin, avec sa propre mythologie, entre plastique et métal, insolites objets et décors de machineries en train. La décennie suivante est celle gagnée sur les contraintes, sur la technique, où le geste se libère. Autour de l'objet, toujours présent, immédiat et quotidien, apparaît le personnage, mis en scène au cœur de la ville, déambulant, cahin-caha. Tout un paysage urbain aux figures géo-



Une palette sur laquelle caracolent phrases et sentences, qui fait voltiger l'expression.

métriques qui se télescopent, s'engendrent. Un éclatement visible dans les premières œuvres certes, mais qui, ici, s'affiche avec une notion d'espace plus préoccupante. Le coup de pinceau plus rapide, fulgurant, cohabite avec une précision du trait. C'est un dossier de chaise, une botte, une paire de lunettes et un personnage tout droit sorti du *Petit Prince* de Saint Exupéry. Ailleurs, c'est une lampe, une autre paire de lunettes, une autre botte, une main, un téléphone qui s'articu-

lent autour d'une figure tout juste esquissée. Tyszblat travaille sur les échelles, les espaces. « J'essaye à chaque fois de me surprendre », confie-t-il. C'est un peintre d'instinct (et, de fait, l'instinct l'emporte sur la réflexion qui ne « cherche pas à concevoir d'abord, à faire après », la toile de donner une impression d'explosion, de lâché tout au bout de la délicatesse. Plus on avance dans le temps de Michel Tyszblat plus la technique précise s'éloigne pour laisser pla-